



## Hegel et la finalité naturelle chez Aristote

Henri-Paul Cunningham

Volume 37, Number 3, 1981

Hegel (1831-1981)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705872ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Cunningham, H.-P. (1981). Hegel et la finalité naturelle chez Aristote. *Laval théologique et philosophique*, 37(3), 283–294. <https://doi.org/10.7202/705872ar>

## HEGEL ET LA FINALITÉ NATURELLE CHEZ ARISTOTE

Henri-Paul CUNNINGHAM

Il n'y a aucune chance pour que dans la thématique de la métaphysique quelque chose ait bougé quant au concept de temps, d'Aristote à Hegel. Les concepts fondateurs de substance et de cause, avec tout leur système de concepts connexes, suffisent, quelle qu'ait pu être leur différenciation et leur problématique interne, à (nous) assurer le relai et à nous assurer de la continuité ininterrompue de tous les moments de la Métaphysique, de la Physique, de la Logique, en passant par l'Éthique<sup>1</sup>.

Jacques DERRIDA

LA PRÉSENTE étude a pour propos de réfléchir sur le sens et la portée de la seconde preuve aristotélicienne de la finalité dans la nature. Présupposant les notions de fin, de hasard, de nature, d'art, de nécessité..., cette « démonstration » constitue en quelque sorte l'abrégé du deuxième livre de la *Physique* et une pièce maîtresse de la philosophie de la nature d'Aristote. Hegel voit même dans la philosophie naturelle du Stagirite un exemple parfait de philosophie spéculative « intégrale »<sup>2</sup> et un des concomitants du « but

---

1. Jacques DERRIDA, ΟΥΣΙΑ et ΓΡΑΜΜΗ, Note sur une note de *Sein und Zeit* paru dans : *L'Endurance de la Pensée*, Pour saluer Jean Beaufret, Paris, Plon, 1968, p. 226.

2. G.W.F. HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 3, La philosophie grecque, Platon et Aristote, traduit par Pierre Garniron, Paris, Vrin, 1972, pp. 539-540. : « ... Cela est tout à fait spécifique à Aristote. Son empirie est précisément totale; c'est-à-dire qu'il ne néglige aucune détermination, il ne retient pas une détermination et ensuite une autre. — il les retient toutes à la fois en une unité — comme fait la réflexion d'entendement qui a l'identité pour règle, mais ne peut s'en tirer par ce moyen qu'en tant que dans une détermination, elle oublie toujours l'autre et la tient à l'écart. Si nous dégageons honnêtement les déterminations empiriques de l'espace, nous obtiendrons quelque chose de spéculatif au plus haut point; l'empirique appréhendé dans sa synthèse est le concept spéculatif ».

essentiel d'une philosophie de l'esprit ». Parlant, en effet, du traité *De l'Âme* d'Aristote, il écrit :

C'est pourquoi le livre d'Aristote, *Sur l'Âme*, ainsi que ses exposés sur des aspects et des états particuliers de l'âme, restent encore toujours sur cet objet l'œuvre la meilleure ou la seule qui présente un intérêt spéculatif. Le but essentiel d'une philosophie de l'esprit ne peut être que d'introduire à nouveau le concept dans la connaissance de l'esprit et, pour ce faire, de découvrir aussi le sens de ces livres aristotéliens<sup>3</sup>.

La présente étude comporte trois parties. Nous commencerons par découvrir les caractéristiques fondamentales de l'interprétation hégélienne pour ensuite décrire les traits distinctifs de l'interprétation contemporaine. Nous finirons par une relecture de ces deux lectures divergentes à la lumière du texte aristotélien.

\*  
\*       \*

Voyons donc le texte d'Aristote :

Ἔτι ἐν ὄσοις τέλος ἐστί τι, τούτου ἕνεκα πράττεται τὸ πρότερον καὶ τὸ ἐφεξῆς. Οὐκοῦν ὡς πράττεται, οὕτω πέφυκε, καὶ ὡς πέφυκεν, οὕτω πράττεται ἕκαστον, ἂν μὴ τι ἐμποδίζῃ. Πράττεται δ' ἕνεκά του' καὶ πέφυκεν ἄρα τούτου ἕνεκα<sup>4</sup>

#### I. CARACTÉRISTIQUES DE L'INTERPRÉTATION HÉGÉLIENNE

La traduction française du commentaire de Hegel se lit comme suit :

B) « Ensuite ce en quoi il y a une fin (τέλος) est fait pour cette fin, aussi bien les termes antérieurs que les termes consécutifs », la cause et son produit, — tous les effets singuliers sont finalisés, sont rapportés à cette unité ; « en sorte que la manière dont cela est fait » (quand quelque chose existe d'après une fin) est sa nature — universalité et finalité internes. Nature signifie précisément qu'une chose devient ce qu'elle était déjà à son commencement — finalité ; la fin qui se réalise est la nature de la chose. « Et la manière dont chaque chose est nature est aussi la manière dont elle est faite ; elle est faite pour quelque chose », et il en est de même pour ce qu'elle comporte, pour ses parties, par exemple les membres, les dents, etc., « cela est donc en vue de » ce qui est la fin (199 a 8–12)<sup>5</sup>.

Cette interprétation présente trois caractéristiques fondamentales. a) Elle prend la première proposition universellement. L'expression : « dans les choses qui sont parvenues

3. G.W.F. HEGEL, *Encyclopédie des Sciences philosophiques en abrégé*, Paris, Gallimard, 1959, traduit par M. de Gandillac, p. 350.

4. ARISTOTE, *Physique*, II, 8, 199 a 8–12.

5. HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 3, Paris, Vrin, 1972, trad. P. Garniron, pp. 542-543 ; cf. Glockner, tome 18, pp. 344-345 : « Alsdann das, worin ein Zweck (τέλος) ist, zu diesem wird gemacht sowohl das Vorhergehende, als das Nachfolgende, "die Ursache und das Producirte, — alle einzelnen Wirkungen sind Zweckmässig, aus diese Einheit bezogen ; so das, wie es" (wenn Etwas nach einem Zwecke) gemacht wird, diese seine Natur ist. — innere Allgemeinheit und Zweckmässigkeit. Das heisst eben die Natur, dass, wie Etwas wird, es so schon im Anfange vorhanden war, — Zweckmässigkeit ; der Zweck, der sich realisirt, ist seine Natur. Und wie Jedes Natur ist, so wird es gemacht ; es wird zu etwas gemacht, und das, was daran ist, die Theile, ebenso, z. B. die Glieder, Zähne u.s.s. ; es ist also um dessen willen, "was der Zweck ist" ».

à une fin déterminée » se vérifie donc, pour Hegel, tant des œuvres d'art que des œuvres de la nature. De même, le sens du verbe *πράττεται* est étendu et déjà applicable aux réalités naturelles ; b) parallèlement, elle considère le parfait *πέφυκε* de la seconde proposition comme verbe modal dont l'infinitif est sous-entendu ; c) enfin, Hegel voit dans les choses naturelles le sujet commun des verbes *πράττεται* et *πέφυκε* de cette seconde proposition. En sorte que le rapport *ὡς/οὕτω* de cette prémisse désigne pour lui la relation de l'*operari* d'une chose naturelle et de l'*esse* de cette même chose naturelle. Et c'est en quelque sorte par définition que les propriétés de cet *operari* s'expliquent par les déterminations de l'*esse* de cette chose : « Nature signifie précisément qu'une chose devient ce qu'elle était déjà à son commencement »<sup>6</sup>.

Hegel aurait donc traduit comme suit le passage de la *Physique* que nous examinons :

De plus, dans les choses qui possèdent leur fin propre, c'est en vue de cette fin que sont réalisés le début et les stades suivants. Donc, telle est la réalisation de chaque chose naturelle, telle est sa nature et telle est la nature de chaque chose naturelle, telle est sa réalisation si rien n'y fait obstacle. Mais chacun des stades de la genèse d'une chose naturelle est réalisé en vue de quelque chose. Donc chaque stade est de nature ordonné à quelque chose.

## II. CARACTÉRISTIQUES DE L'INTERPRÉTATION CONTEMPORAINE

À cette lecture hégélienne s'oppose la tendance contemporaine qui voit dans la preuve d'Aristote une application de l'adage : « l'art imite la nature » plutôt que des principes : « operatio sequitur esse », ou encore : « quidquid recipitur recipitur ad modum recipientis ».

Hardie et Gaye, par exemple, voient dans le verbe *πράττεται*, la production des œuvres d'art et dans *πέφυκε*, la production naturelle :

Now surely as in intelligent action so in nature, and as in nature so it is in each action<sup>7</sup>.

Ross s'inscrit également en faveur du même parallélisme de l'art et de la nature :

The course of nature corresponds to the course of action<sup>8</sup>.

Pour ce qui est de Carteron, il surenchérit. Au parallélisme signalé, il ajoute l'inversion des sujets propres des deux verbes de la seconde prémisse :

En outre, partout où il y a une fin, les termes antérieurs et les termes consécutifs sont faits en vue de la fin. Donc, selon qu'on fait une chose, ainsi se produit-elle par nature, et selon que la nature produit une chose, ainsi la fait-on, à moins d'empêchements. Fait-on une chose en vue d'une fin ? sa production naturelle sera en vue de cette fin<sup>9</sup>.

6. HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, p. 543 ; cf. Glockner, tome 18, p. 345 : « Das heisst eben die Natur, dass wie Etwas wird, es so schon im Anfange vorhanden war. — Zweckmässigkeit. »

7. *The Works of Aristotle*, Oxford, Clarendon Press, 1930. Vol. II, traduit par R.P. Hardie and K.K. Gaye.

8. W.D. ROSS, *Aristotle's Physics*, Oxford, Clarendon Press, 1936, p. 528.

9. ARISTOTE, *Physique*, II, 8, 199 a 11-12, trad. H. Carteron, Paris, Les Belles Lettres, 1926, 1931.

Ces additions sont manifestement fautives. Le verbe *πράττεται* est au passif et non à l'actif ; de plus, la logique de la substitution des sujets propres commande le conditionnel et non le simple futur : « sera » de la traduction Carteron ; mais le texte ne porte aucune trace de conditionnel.

Il faut donc écarter ces additions et retenir que Carteron accorde des sujets naturels différents à *πράττεται* et à *πέφυκε*, que son interprétation se ramène en définitive à celle de Hardie, Gaye et Ross.

Cette nouvelle lecture du passage de la *Physique* prend donc : a<sup>1</sup>) particulièrement, la conclusion d'induction : « ἐν ὄσοις... Suivant cette hypothèse, l'expression ἐν ὄσοις désignerait les œuvres d'art exclusivement et le passif *πράττεται*, signifierait la production de ces œuvres ; b<sup>1</sup>) corrélativement, elle traite le parfait *πέφυκε* comme verbe plein signifiant la production des œuvres naturelles, de même que *πράττεται* signifie la formation des ouvrages d'art (a<sup>1</sup>) ; c<sup>1</sup>) consécutivement, cette hypothèse interprétative attribue des sujets différents aux verbes *πράττεται* et *πέφυκε* de la seconde proposition et ramène le rapport ὡς/οὕτω à la similitude d'effets de genres différents, savoir la façon de faire de l'art et la façon de faire de la nature.

Cette deuxième exégèse nous conduit donc à la traduction suivante du passage de la *Physique* :

Dans les œuvres d'art où il y a des fins déterminées, le début et les stades suivants sont réalisés en vue de cette fin. Donc, à telle façon de faire de l'art, même façon de faire de la nature et à la façon de faire de la nature, même façon de faire de l'art. Mais la façon de faire de l'art est téléologique. Donc la façon de faire de la nature l'est aussi.

### III. RELECTURE DU TEXTE D'ARISTOTE

Que conclure de l'opposition de ces deux lectures de la preuve aristotélicienne ? Que Hegel a choisi la lecture la plus compatible avec sa propre philosophie ou que la lecture contemporaine est la seule véritable ? ou encore que les deux interprétations se valent, que la pensée d'Aristote est elle-même ambiguë puisque « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Sommes-nous donc en face d'un texte apocryphe, de notes d'étudiants ou au contraire d'une page immortelle d'un des « maîtres du genre humain » comme le dit Hegel de Platon et d'Aristote ?

La meilleure manière de sortir de cet embarras, c'est de réinterroger le texte grec qui, mis à part l'ἐν ὄς à la place du ἐν ὄσοις du manuscrit d'Alexandre, présente l'avantage d'avoir été lu de façon uniforme tout au long de son histoire.

#### 1. La portée du verbe *πράττεται* :

Ces deux lectures se séparent donc sur le sens et le fondement de l'opposition : *πράττεται*/*πέφυκε*, et les tenants de la seconde lecture s'appuient sur l'analogie coutumière en aristotélisme du *technique* et du *physique* de même que sur des passages de l'*Éthique*<sup>10</sup>, et de la *Métaphysique*<sup>11</sup>.

10. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, par ex. 1178 b 21, 1136 b 29, 1140 a 1-23.

11. ARISTOTE, *Métaphysique*, IX, 8, 1050 a 20 - b 2.

Mais, dans l'*Éthique* et la *Métaphysique*, il s'agit pour Aristote de distinguer la prudence de l'art en tant qu'habitus intellectuels, tandis que dans la preuve de la *Physique* qui nous intéresse, son propos est de comparer la nature et les habitus intellectuels. Et, qu'il s'agisse de distinguer (ὡς πέφυκεν) ou d'assimiler (ἐν ὄσοις) la façon de faire de la nature et la façon de faire de l'intelligence humaine, la communauté générique de la prudence et de l'art suffit. Il s'ensuit que dans les preuves sur la finalité de la nature il faut traiter πράττεται comme synonyme de ποιεῖν. Le mot ποιεῖν étant ici attribué à la nature<sup>12</sup>, il en découle qu'Aristote prend ici πράττεται universellement.

On trouve dans le corpus plusieurs confirmations de cette synonymie. Nous citerons des passages qui font directement référence à la finalité. Le passage suivant du traité *De l'Âme* nous montre le verbe πράττεται employé pour décrire la fin de tous les êtres naturels :

En effet, la plus naturelle des fonctions pour tout être vivant parfait, qui n'est pas incomplet ou dont la génération n'est pas spontanée, c'est de produire un autre être vivant semblable à soi : l'animal produit un animal, la plante une plante, pour participer à l'éternel et au divin autant que possible ; tous les êtres en effet y aspirent et c'est à cette fin qu'ils agissent en toute leur activité naturelle (...πράττει ὅσα πράττει κατὰ φύσιν)<sup>13</sup>.

Et dans l'*Éthique à Nicomaque* le passif πράττεται est dit de la santé de l'homme qui marche sainement :

(... but a disposition or condition which produces a certain result does not also produce the opposite results ; for example, health does not give rise (πράττεται) to unhealthy actions, but only to healthy ones : healthy walking means walking as a healthy man would walk<sup>14</sup>).

Retenons qu'il ne faut pas absolutiser le sens du mot πράττεται. Si agir et faire s'opposent dans la prudence et l'art au sens strict, agir peut aussi être un synonyme athénien de ποιεῖν<sup>15</sup>. Mais dans le contexte de la philosophie de la nature, ces mêmes mots désignent proprement les activités vitales et naturelles :

D'autre part, j'appelle propriétés et fonctions (πράξεις), la naissance, la croissance, l'accouplement, la veille, le sommeil, la marche, et tout ce qu'on rencontre du même ordre chez les animaux<sup>16</sup>.

12. ARISTOTE, *Physique*, II, 8, 198 b 17 ; 199 b 21 ; 199 b 29 ; II, 9, 200 a 22 ; cf. aussi *Métaphysique*, VII, 7, 1032 b 26.

13. ARISTOTE, *De l'Âme*, II, 4, 415 a 26 – b 2, Paris, Les Belles Lettres, 1960, traduit par E. Barbotin, pp. 38-39.

14. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, V, 1, 1129 a 14-17, 1945, London, The Loeb Classical Library, English Translation by H. Rackham, p. 255. Nous avons préféré la traduction anglaise à la traduction française de Tricot, en raison du « on » qui n'existe pas dans le grec : « par exemple, en partant de la santé on ne produit pas (πράττεται) les choses contraires à la santé, mais seulement les choses saines, car nous disons qu'un homme marche sainement quand il marche comme le ferait l'homme en bonne santé » (Paris, Vrin, 1959, pp. 214-215).

15. ARISTOTE, *Poétique*, 2, 1448 a 28 – b 2, Paris, Les Belles Lettres, 1952, traduit par J. Hardy, p. 32 : « Ils (quelques Doriens du Péloponnèse) allèguent aussi que pour dire "faire" (ποιεῖν), ils emploient le mot "δρᾶν", tandis que les Athéniens disent πράττειν ».

16. ARISTOTE, *Les Parties des Animaux*, 645 b 33-35, Paris, Les Belles Lettres, 1956, traduit par Pierre Louis, p. 20.

2. *La portée du verbe πέφυκε*

Passons maintenant au deuxième point de désaccord. L'interprétation contemporaine, on le sait, traite le mot πέφυκε comme verbe plein. Elle revient en somme à dire : « Quand la réalisation d'une chose est orientée à une fin, la chose elle-même (au stade final, terminal) comporte une détermination téléologique et réciproquement quand une chose comporte une détermination téléologique, sa réalisation doit être orientée à une fin ». Cette interprétation nous permet de comprendre la raison pour laquelle la preuve d'Aristote procède régressivement de l'objet produit à sa réalisation et à son principe. Quand en effet une chose existe au stade final de sa réalisation, il est *nécessaire* de dire qu'il n'y a pas eu d'obstacle à sa réalisation. Par contre, en procédant dans l'ordre inverse, on ne peut conclure nécessairement que si le principe existe, le terme existe aussi puisque la réalisation d'une chose peut de fait être empêchée. La preuve d'Aristote ne peut donc conclure universellement qu'en s'appuyant sur la prémisse οδοῦν puisque la converse de cette prémisse comporte des exceptions. La réitération dans le texte de la définition du moyen : τοῦτου ἕνεκα, ἕνεκά του et non de celle de la fin : οὗ ἕνεκα<sup>17</sup>, traduit cette même démarche régressive de l'esprit.

Mais en faisant de πέφυκε le synonyme de πράττεται tout en prétendant rendre compte de la preuve dans sa totalité, — ainsi que le montre l'expression : « et réciproquement », — cette interprétation rend superflu l'argument principal lui-même. Dans et par le raisonnement qui va de οδοῦν de la ligne 9 à l'ἕνεκά του de la ligne 11, Aristote ne ferait que répéter inutilement la conclusion de l'exemple préparatoire (ἐν ἄλλοις ... ; πράττεται δ' ἕνεκά του). Il faut donc renoncer de nouveau à cette synonymie πέφυκε/φύσει ἔστι, ἔστι désignant l'être au terme de son devenir. Le principe étant antérieur tant à la genèse qu'à l'existence, il faut prendre πέφυκε comme verbe modal. Si l'on veut suppléer l'infinitif sous-entendu, il faut donc penser directement à : πράττεσθαι.

S'inspirant de l'exemple conditionnel qui suit la preuve que nous analysons, Hamelin semble prendre le mot πέφυκε comme synonyme de φύσει πράττεται, le mot φύσει étant pris dans sa signification biologique. Voici en effet ce qu'il écrit :

Mais le mot πέφυκε est, à son tour, difficile à interpréter. Il ne signifie pas que la finalité de la nature est essentielle, au lieu d'être accidentelle et fortuite. πεφυκέναι c'est ici « être produit par la nature », par opposition à « être produit par l'art » (Simpl., 376, 17. Voy. *Météorol.*, II, 359 b 1, où πεφύκασι veut dire « croissent »). Ce sens éclate à la ligne 14, ἢ πέφυκεν<sup>18</sup>.

Mais il faut se rappeler que le parfait πέφυκε possède autant de niveaux de signification que le substantif φύσις. Dans ses deux premières acceptions, nous dit Aristote, le mot φύσις désigne d'abord la croissance des plantes et ensuite le principe de cette croissance. Ce n'est que dans sa troisième acception que le mot nature désigne universellement tout principe interne de mouvement et de repos<sup>19</sup>. Dans le passage

17. Cf. ARISTOTE, *Du Ciel*, II, 12, 292 b 6-7, Paris, Les Belles Lettres, 1965, traduit par Paul Moraux, p. 82 : « ... et que l'activité requiert toujours deux éléments, à savoir la présence d'une fin (τὸ οὗ ἕνεκα) et celle d'un être qui tend vers cette fin (τὸ τοῦτου ἕνεκα) ».

18. ARISTOTE, *Physique*, II, Paris, Vrin, 1931, traduction et commentaire par O. Hamelin, p. 152.

19. ARISTOTE, *Physique*, II, 1, 192 b 8-32.

invoqué des *Météorologiques*, Aristote parle des roseaux. Il est alors tentant de traduire le verbe *πεφυκέναι* dans ses acceptions purement biologiques. Mais puisqu'il désigne des roseaux sauvages par opposition à des roseaux cultivés, qu'est-ce qui nous empêche de prendre ce verbe dans une acception appropriée au sujet de la philosophie de la nature comme telle? Par contre dans l'exemple conditionnel (*ὄσον εἰ*) qui suit la deuxième preuve sur la finalité, le contexte est manifestement universel.

D'autre part, le traité des *Météorologiques* employant cette même expression dans un sens indubitablement universel, qu'est-ce qui nous empêche de penser que le sens du *πέφυκε* modal éclate à la ligne de l'exemple conditionnel? Parlant cette fois des vents et non des roseaux, Aristote utilise en effet l'expression *ὡς πέφυκεν* dans son sens philosophique:

Les faits confirment ce que nous venons de dire. C'est parce que l'exhalaison se forme continuellement mais avec des différences de force et de quantité qu'il y a perpétuellement des nuages et des vents, mais dans une mesure fixée par la nature suivant chaque saison (*ἀεὶ νέφη τε καὶ πνεύματα γίνεται κατὰ τὴν ὥραν ἐκάστην ὡς πέφυκεν*)<sup>20</sup>.

Impossible ici de traduire l'expression *ὡς πέφυκεν* d'après les sens étymologiques du mot nature sans conférer au texte un sens figuré que le contexte interdit. Aristote rend ici compte des vents à partir des caractéristiques naturelles des saisons. De même dans l'exemple conditionnel qui suit la deuxième preuve sur la finalité, il faut interpréter *ἢ πέφυκεν* d'après le sens du mot nature défini au début du deuxième livre de la *Physique*. Il n'y est pas en effet seulement question de: *φυόμενον* mais de *γιγνόμενον* (*εἰ δὲ τὰ φύσει μὴ μόνον φύσει ἀλλὰ καὶ τέχνῃ γίγνοιτο ...*(*Phys.* II, 8, 199a 12–15). Il prend donc le mot *πέφυκε* dans sa troisième acception, acception qui correspond à la définition par laquelle débute le second livre des *Physiques*.

De plus, le *ἢ* de l'expression *ἢ πέφυκεν* comportant une double acception, à l'instar du relatif français « que », « comme », la traduction de l'exemple conditionnel: « ils naîtront par l'art comme ils sont produits par la nature » possède la même ambiguïté que le français:

« Il a la grippe comme moi ». Veut-on par ce « comme » constater simplement que nous avons tous les deux la grippe? Veut-on en outre dire que l'un l'a prise de l'autre? L'interprétation contemporaine fait comme s'il était évident que le *ἢ* n'est que le simple « que » comparatif.

Mais quelle est la conclusion de cet exemple? Que l'une des deux choses est en vue de l'autre. Ce *θατέρου θάτερον* (199 a 15) renvoie manifestement aux divers moments de la réalisation, savoir « le début et les stades consécutifs ». Il s'agit donc de la comparaison de choses qui non seulement se suivent dans le temps mais qui dépendent les unes des autres<sup>21</sup>. Le contexte nous oblige à rejeter l'hypothèse d'un isomorphisme a-causal et à voir dans le *ἢ πέφυκεν* la mesure du *γίγνοιτο φύσει μόνον*.

20. ARISTOTE, *Les météorologiques*, II, 4, 360 a 33 – b 2, Paris, Vrin, 1955. Nouvelle traduction et notes par J. Tricot, p. 119.

21. Cf. ARISTOTE, *De l'Âme*, II, 3, 414 b 29–32, E. Barbotin, p. 37: « Toujours, en effet, le terme postérieur contient en puissance le terme antérieur, qu'il s'agisse des figures ou des êtres animés: par exemple le quadrilatère contient le triangle, la faculté sensitive contient la faculté nutritive ».



Considérant le  $\eta$  comme relatif et comblant l'ellipse que comporte l'exemple conditionnel, nous comprenons ces lignes comme suit :

Mais si les choses de la nature étaient produites non seulement par la nature mais aussi par l'art, (de même que les choses de la nature sont produites par la nature seule selon leur nature), de même, elles seraient produites (aussi par l'art) conformément à leur nature.

### 3. *La nature du rapport ὡς/οὕτω :*

Qu'en est-il enfin du troisième point de divergence, savoir le sens du ὡς/οὕτω de la deuxième proposition ?

Comment ne pas voir qu'Aristote rattache ici l'*operari* d'une chose naturelle à la nature de cette chose naturelle ? Aristote désigne en effet les actes vitaux et naturels tantôt à l'aide du substantif πράξεις comme dans le texte déjà cité du traité sur *Les Parties des Animaux*<sup>22</sup> tantôt à l'aide de l'expression τὸ πεφυκός :

Ces distinctions faites, nous remarquons encore que l'expression être contingent se dit de deux façons. En un premier sens, c'est ce qui arrive le plus souvent et manque de nécessité ; par exemple, pour l'homme, blanchir, croître, décroître, ou, d'une façon générale, ce qui lui appartient naturellement (τὸ πεφυκός ὑπάρχειν) (cela, en effet, n'a pas une nécessité continue, puisque l'homme n'existe pas toujours, mais si l'homme existe, ces déterminations se produisent soit nécessairement, soit le plus souvent). En un autre sens, le contingent, c'est l'indéterminé, ce qui peut être à la fois ainsi et non ainsi : par exemple marcher, pour un animal, ou encore, qu'un tremblement de terre se produise pendant sa marche, ou d'une manière générale, ce qui arrive par hasard, car rien de tout cela ne se produit naturellement dans tel sens plutôt que dans le sens opposé (ὁὐδὲν γὰρ μᾶλλον οὕτως πέφυκεν ἢ ἐναντίως)<sup>23</sup>.

La logique d'ailleurs confirme le bien-fondé de l'interprétation hégélienne. Le *donc* (οὐκοῦν) de la ligne 9 marque le début de l'argument, le *or* (δέ) de la ligne 10, la mineure et le *donc* (ἄρα) de la ligne 11, la conclusion. Le *donc* de la majeure indique qu'Aristote pose cette proposition comme découlant de ses propos antérieurs et, en un certain sens, des propos des antifinalistes eux-mêmes. Ces derniers expliquent, en effet, les genèses naturelles à l'aide de la nécessité absolue des causes soit matérielle, formelle ou efficiente<sup>24</sup>. Quant à la mineure, il la manifeste par un raisonnement

22. *Les Parties des Animaux*, I, 4, 645 b 33-35, Paris, Vrin, 1956, traduit par Pierre Louis, p. 20 : « D'autre part, j'appelle propriétés et fonctions, la naissance, la croissance, l'accouplement, la veille, le sommeil, la marche... »

23. ARISTOTE, *Les Premiers Analytiques*, I, 13, 32 b 3-14, traduction nouvelle et notes par J. Tricot, 1962, pp. 61-62.

24. Cf. par ex., *Phys.*, II, 8, 198 b 12-17, Carteron : « Car tous ramènent toutes les causes à cet enchaînement : puisque le chaud est par nature (πέφυκε) tel, et le froid tel, etc. telles choses sont et seront par nécessité (ἐξ ἀνάγκης) ; que s'ils allèguent une autre cause, à peine l'ont-ils touchée qu'ils l'abandonnent, comme celui qui parle de l'amitié et de la haine, cet autre de l'intelligence » ; *Métaphysique*, B, 4, 1000 b 12-17, Paris, Vrin, 1953, tome I, trad. par J. Tricot, p. 153 : « Et, en même temps, Empédocle n'assigne au changement lui-même aucune cause ; il se borne à dire que telle est la nature des choses (αἴτιον οὐθὲν λέγει, ἀλλ' ἢ ὅτι οὕτως πέφυκεν) : « Mais quand la Haine, enfin, eut grandi dans les membres (du Sphéru), et qu'elle s'élança vers les hommes après le temps révolu que fixait à l'Amitié et à la Haine, tour à tour, l'ample pacte. Cela revient à dire que le changement était nécessaire, mais Empédocle ne fait nullement voir la cause de la nécessité » : *Phys.*, III, 5, 205 b 1-5 ; *Phys.*, VIII, 1, 252 a 5 - 252 b 4.

mettant en œuvre quatre termes, savoir la façon de faire de l'art(1), la finalité(2), la façon de faire de la nature(3), la finalité(4). Nous y reconnaissons l'exemple à quatre termes défini dans *Les Premiers Analytiques*. Si nous voulons prouver que faire la guerre aux Thébains est un mal, « il faut admettre que faire la guerre à ses voisins est un mal » ; et c'est par des cas semblables que se prouve cette dernière proposition, par exemple par la guerre qui eut lieu entre les Thébains et les Phocidiens.

On voit donc, écrit Aristote, que le raisonnement par l'exemple n'est ni comme la partie au tout, ni comme le tout à la partie, mais bien de la partie à la partie, quand les deux cas particuliers sont subordonnés au même terme, et que l'un d'eux est connu<sup>25</sup>.

Pour prouver que la façon de faire de la nature est téléologique, il faut déjà savoir que cette façon de faire est semblable à la façon de faire de l'art et admettre que toute suite d'opérations qui aboutit à une destination déterminée est téléologique. Et c'est ce parallélisme des deux façons de faire qu'Aristote prouve une première fois par un exemple conditionnel (οἷον εἶ) et une seconde fois, de façon directe, à partir des sens du mot art (ἄλλως τε ἢ τέχνη...)

L'exemple de l'art a ainsi pour fonction de prouver la mineure de l'argument principal. Le parallèle des arts d'imitation et de la nature peut certes éclairer le sens de la majeure de l'argument principal. Cette proposition ne peut toutefois se vérifier strictement que si l'on exclut l'artificiel au sens premier (ἐπιτέλεσις). Cette exclusion de l'artificiel nous montre que le verbe sous-entendu de la conclusion de l'exemple conditionnel et de la conclusion de la manifestation directe à partir des sens du mot art est πράττεται et non pas πέφυκε.

Il était assurément plus naturel d'interpréter dans le sens de Hegel la majeure de l'argument principal d'Aristote. Le rejet des points (a<sup>1</sup>) et (b<sup>1</sup>) commandait déjà la mise de côté du point (c<sup>1</sup>). Les deux raisons que nous venons d'indiquer confirment la nécessité d'écarter l'interprétation contemporaine et de prendre chaque fois le parfait πέφυκε dans le sens de πέφυκε πράττεσθαι, à l'exemple d'ailleurs de Bonitz, d'Averroès et des commentateurs grecs<sup>26</sup>.

25. ARISTOTE, *Les Premiers Analytiques*, I, 13, 32 b 2-13.

26. *Aristotelis Opera*, V, Berlin, 1961, H. Bonitz, 833 a 15-29 : « saepe πεφυκα, πεφυκος coniungitur c. inf, ... (ad eandem formam referentur loci quales sunt Φ B. 199 a 10. 04. 255 b 15, Πo 4. 1448 b 22 ubi infinitivus ex contextu suppletur) ; Averroès, *Aristotelis opera cum Averrois commentariis*, vol. IV, Minerva G.m.b.H., Frankfurt am main, 78A : « ... et dixit necesse est ut aliquid agat, et c.i. — quando aliquid agit aliquam actionem, sicut agit illam actionem, ita est natum ut agat illam actionem, i.q. natura eius exigit illam actionem » ; Alexandre, *Commentaria in Aristotelis Graeca*, Vol. IX, Simplicii in Aristotelis Physicorum, 375, 6-7 : « ..., προσλαμβάνει αὐτῶ τὸ ὡς πράσσειται οὕτως καὶ πεφυκέναι πράσσεισθαι, καὶ ὡς πέφυκεν οὕτω πράσσεισθαι. » ; Simplicius, *Ibidem* 375, 36-376,1 : « οὐκοῦν εἰ τοῦτο οὕτως ἔχει οὐκ ἐπισυμβαίνει τὸ τέλος τοῖς πρὸ τοῦ τέλους, ἀλλ' ἐκείνου ἕνεκα πέφυκε γίνεσθαι ; Philoropon, *Ibidem*, vol. XVI, 316, 6-9 : « Τὸ δεῦτερον ἀξίωμα, ὅτι τὸ τεχνητὸν εἶ ὑπὸ φύσεως ἐγίνετο, οὕτως ἂν ἐπεφύκει ὡσπερ καὶ ἐπράττετο ὑπὸ τῆς τέχνης. καὶ ἔμπαλιν τὰ ὑπὸ φύσεως γινόμενα εἰ δὴν ὑπὸ τῆς τέχνης ἐγίνετο, οὕτως ἂν ἐπράττετο, ὡσπερ εἰ ἐπεφύκει ὑπὸ τῆς φύσεως γίνεσθαι. » ; Thémistius, *Ibidem*, vol. V, 60, 22-25 : « οὐ συμπίπτει ἄρα τὸ πρὸ τοῦ τέλους τῷ τέλει, ἀλλ' ἐκείνου πέφυκεν ἕνεκα γίνεσθαι. οὐδὲ γὰρ εἰ ἡ φύσις οἰκίαν ἐποίει, ἄλλως ἂν ἐποίησεν ἢ ὡς πέφυκεν οἰκία (ἕνεκα) γίνεσθαι, πέφυκεν δὲ γίνεσθαι οἰκία τῶν πρὸ τοῦ τέλους τοῦ τέλους ἕνεχεν γινομένων ».

4. *Conclusion de l'argument :*

« Aristote », remarque justement Hegel, « va d'emblée au fond de la question ». Et l'aporie qu'il formule représente, en fait, l'argument antifinaliste par excellence<sup>27</sup>. Il en est de la fin des processus naturels comme de la croissance du blé. Quand le soleil vaporise l'eau, celle-ci s'élève nécessairement ; quand le vent pousse les nuages à l'intérieur des terres, c'est également une conséquence des antécédents matériels ; de même quand la pluie tombe, le blé croît. Supprimer la pluie, c'est supprimer la croissance mais supprimer la croissance du blé n'empêche aucunement la pluie de se former. C'est ce qui se produit lorsque la pluie tombe par exemple sur du roc, ou encore lorsqu'elle fait pourrir le blé dans les champs.

La croissance comme la perte du blé ne sont donc que de simples conséquences des antécédents matériels. Il en va de même pour toutes les prétendues préférences de la nature pour le bien et le meilleur :

Ainsi Empédocle dit que ce n'est pas constamment que l'air se sépare pour se placer dans la région la plus élevée mais selon qu'il plaît à la fortune (ἀλλ' ὅπως ἔν τύχη) ; jugez-en : il dit dans sa cosmogonie : « il se rencontre que l'air s'étendit ainsi, mais souvent autrement » ; et les parties des animaux sont engendrées la plupart par fortune, à son dire<sup>28</sup>.

En bref, la détermination téléologique des moyens par la fin n'est qu'un leurre qui provient de l'observation des structures actuelles et de l'ignorance des structures disparues. Partout où il semble y avoir préférence naturelle de l'ordre — ...ἐν ὅσοις δοκεῖ ὑπάρχειν τὸ ἐνεκά του, ὅπου μὲν οὖν ἅπαντα συνέβη ὡς περ κἄν εἰ ἐνεκά του ἐγίνετο<sup>29</sup> —, il y a en réalité détermination causale des antécédents matériels. Si les animaux, par exemple, ont la colonne vertébrale structurée comme elle l'est, ce n'est pas que la nature travaille en vue de la réalisation du meilleur ; « c'est qu'à la suite d'une torsion il lui est arrivé de se briser »<sup>30</sup>.

Mais pareille explication comporte une évidente méprise. Prisonnière d'une première saisie tant du concept de causalité que de l'idée de fin<sup>31</sup> elle identifie celle-ci au dernier effet produit par les antécédents matériels alors qu'en vérité la fin n'est cause que par le fait de déterminer l'appétit comme tel :

... l'agent est cause comme origine du mouvement. La fin, au contraire, n'exerce pas d'action. Aussi la santé n'est-elle pas un agent, sauf si on veut l'appeler ainsi par métaphore<sup>32</sup>.

27. *Physique*, II, 8, 198 b 33–35 : ... « et s'il existe une autre difficulté, elle est semblable à celle-ci ».

28. *Physique*, II, 4, 196 a 20–24, trad. Carteron, p. 69.

29. *Physique*, II, 8, 198 b 28–30.

30. *Les Parties des Animaux*, I, 1, 640 a 19–21.

31. *Métaphysique*, A, 7, 988 b 6–16, traduction J. Tricot, p. 68 : « Il leur arrive ainsi, en quelque sorte, tout à la fois de dire et de ne pas dire que le Bien est cause, car il s'agit pour eux, non pas du Bien en lui-même, mais du bien cause par accident ».

32. *De la génération et de la corruption*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, 324 b 13–15, traduction Charles Mugler, p. 31.

Mais justement en chaque chose naturelle où il y a prédétermination physique des moyens par la fin, cette prédétermination n'est pas extérieure à l'essence de cette chose naturelle mais au contraire fait partie de son être même. Supprimer cette aptitude naturelle à la fonction, c'est supprimer la réalité même de l'organe comme organe. À l'antériorité causale de l'organe sur la fonction correspond en nature l'antériorité de la fonction sur l'organe. Hegel insiste à juste titre sur ce renversement des perspectives qu'opère la saisie de l'essence et du concept :

C'est relativement à l'eau qu'il faut comprendre l'existence des branchies chez l'animal ; inversement : c'est parce qu'il se trouve ainsi transformé dans l'eau qu'il se construit de cette façon. Cette activité de transformation n'intervient pas par accident dans le vivant ; elle est stimulée (*erregt*) par les puissances extérieures, mais seulement dans la mesure où cela est conforme à l'âme de l'animal<sup>33</sup>.

Et dans la *Science de la logique*, il applique la même idée au développement de l'esprit :

C'est une plaisanterie devenue habituelle dans l'histoire que de faire surgir de *grands effets à partir de petites causes*, et d'avancer une *anecdote* comme cause première pour l'événement englobant et profond. Une telle prétendue cause n'est à regarder comme rien d'autre qu'une instigation, comme *excitation (erregung) extérieure* dont l'*esprit intérieur* n'aurait pas eu besoin (...) Dans ce jaillir du grand à partir du petit est certes présent en général le renversement qu'opère l'esprit avec l'extérieur ; mais justement pour cette raison cela n'est pas *cause dans lui* ou ce renversement sursume lui-même la relation de causalité<sup>34</sup>.

De même en est-il de la pseudo-conclusion de l'argument antifinaliste. En accordant la même valeur ontologique à la conservation et à la destruction des structures ainsi qu'en traitant la causalité du « désirable » comme une cause productrice, cet argument assimile les objets naturels à des personnages de légendes<sup>35</sup>, à des pures créations imaginaires<sup>36</sup>. Il nous faut donc reconnaître le caractère spécifique de la causalité de la fin dans l'explication des devenir naturels. De même que la preuve par le comportement instinctif des animaux nous oblige à comprendre que « l'entendement n'est pas seulement le penser accompagné de conscience »<sup>37</sup>, de

33. HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 3, trad. Garniron, p. 545.

34. HEGEL, *Science de la logique*, Paris, Aubier Montaigne 1972, vol. II, traduction Pierre-Jean Labarrière et Gwendoline Jarczyk, p. 282.

35. ARISTOTE, *Les Parties des Animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, 641 a 18-21 ; traduction P. Louis, p. 7 : « (Car c'est un fait que l'âme disparue, l'être vivant n'existe plus et qu'aucune de ses parties ne demeure plus la même, sauf quant à la configuration extérieure, comme, dans la légende, les êtres changés en pierre) » ; cf. également, *De l'Âme*, I, 3, 407 b 22.

36. Toute ignorance du « naturel » est source d'arbitraire, d'irrationnel et de fausseté : *Métaphysique*, A, 7, 988 b 7-8 : « ... τρόπον μὲν τινα λέγουσιν αἴτιον, οὕτω δὲ οὐ λέγουσιν, οὐδ' ὄνπερ πέφυκεν ; *Rhétorique*, III, 2, 1404 b 18-20 ; *De la Gén. et de la Corr.*, 325 a 9-16 ; *Phys.*, III, 5, 205 a 35-b 15 ; *Phys.*, VIII, 1, 252 a 4-b 5 ; *Les Réfutations Sophist.*, I, 164 a 23-165 a 4 ; XÉNOPHON, *Cyropédie*, 8, 1, 41 : « ... ὡς εὐοφθαλμότεροι φαίνονται ἢ εἰσὶ, καὶ ἐντρέβεσθαι, ὡς εὐχροότεροι ὀρῶντο ἢ πεφύκασιν ; *Éthique à Nic.*, I, 13, 1102 a 30-33 ; *De la Gén. des Animaux*, IV, 1, 764 a 12-21 ; *Phédon*, 99 b ; HEGEL, *Principes de la philosophie du Droit*, Paris, Gallimard, 1940, traduction André Kaan, p. 25.

37. HEGEL, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, tome 3, trad. Garniron, p. 546.

même la preuve par le « par soi » ou la définition des causes du mouvement naturel, nous force à comprendre que l'appétit n'est pas seulement le vouloir accompagné de représentation. C'est donc à une difficile mais indispensable ascèse de nos premières habitudes mentales que nous convient ici Hegel et Aristote.

Ayant ainsi dégagé avec Hegel le sens de la deuxième preuve aristotélicienne, il nous reste à situer cette preuve dans l'ensemble du discours téléologique d'Aristote et à approfondir les principes qu'elle met en œuvre. Il nous faudra, en particulier, clarifier le rapport de la majeure de cette « démonstration » avec les analyses du premier livre de la *Physique* de même qu'avec la preuve sur la liberté humaine de l'*Éthique à Nicomaque* et de l'*Éthique à Eudème*. Il nous faudra aussi étudier la relation de cette majeure au principe de l'imitation<sup>38</sup> de la nature par l'art qu'endosse ici Hegel. Il nous aura suffi pour le moment d'avoir souligné quelques-uns des concepts fondamentaux de la philosophie naturelle d'Aristote et de Hegel, et d'avoir par là même, selon Heidegger, « touché au cœur même de la philosophie ».

---

38. Cf. par ex. HIPPOCRATE (de Cos ; médecin, 460–372 av. J.-C.) : Pseudo-Hippocrate, *De Victu*, I, 5–24 (n'est traduit ici que le fr. II, plus caractéristique) : Les hommes ne savent pas deviner l'invisible à l'aide du visible. Ils ignorent que leurs arts imitent la nature humaine. L'esprit des dieux a appris aux hommes à imiter la nature, mais n'a pas voulu qu'ils aient conscience de cette imitation.